

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 44

Artikel: Cein ne cheint rein tant bon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eux, et leur servent dans la majeure partie de leurs œuvres ; c'est donc seulement lorsqu'un de leurs modèles vient à manquer qu'ils ont recours à la « louée » de la place Pigalle.

Il est rare de trouver un modèle parfait, car pour « l'ensemble » plusieurs femmes posent alternativement, telle pour la tête, telle autre pour les hanches, celle-ci pour la poitrine, celle-là pour la main. On se trompe donc étrangement quand on s'extasie devant le tableau d'une Vénus merveilleuse, ou une Diane exquise, en disant : « La jolie femme ! » Cette créature parfaite n'existe pas ou du moins n'existe que fractionnée en cinq ou six « morceaux ».

Parmi les modèles femmes se trouvent aussi de nombreuses Parisiennes, d'anciennes modistes, couturières ou plumassières qui, un beau jour, ont jeté la couture et les modes aux orties, et, après avoir fait « fête », se sont décidées, à force de s'entendre dire qu'elles étaient jolies et bien faites, à user de leurs avantages pour poser comme « modèles ».

Le tarif moyen pour la pose est de dix francs par jour, dans les ateliers particuliers, et de trente-six francs par semaine dans les académies.

Parmi les femmes faisant profession de poser devant les artistes, quelques-unes ont acquis une certaine renommée. Le modèle de Bouguereau, par exemple, ne quitte jamais la demeure du peintre et vient lui poser, quand il en a besoin, le mouvement qu'il cherche. Les appointements de ce modèle-employé sont d'ailleurs assez importants : il touche trois cents francs par mois. L'un des plus jolis est Madame Bertha, le modèle de Stévens. Chaplin avait la fameuse Georgette, qui possédait le pied le plus charmant qu'on pût voir.

Parmi les modèles, il en est qui deviennent riches. L'un d'eux légua une somme de cent mille francs aux Beaux-Arts pour fonder un prix de paysage, et un autre, vingt-mille francs pour augmenter la pension du Prix de Rome. Généralement, toutefois, ces pauvres filles meurent à l'hôpital, isolées, fines et misérables.

Pour les modèles italiens de la place Pigalle, c'est autre chose : ils ne s'appartiennent pas et font partie de la troupe de tel ou tel *rameneur*.

Ces « rameneurs » agissent identiquement comme les meneurs qui vont recruter, dans les campagnes, des nourrices pour Paris. Vers la mi-juin, ils partent les uns pour Naples, les autres pour Rome. C'est le moment où les fêtes annuelles de St-Pierre et de St-Paul amènent une grande affluence de ruraux dans ces deux villes. La part est donc belle pour les « rameneurs », qui peuvent choisir à l'aise les types sur lesquels ils jetteront leur dévolu. Le type passe avant la beauté. Il faut savoir à quel genre de « pose » le sujet examiné pourra être affecté ; il ne suffit point d'être jolie, il faut encore avoir une tête particulière.

Quand le « triage » est fait, on s'arrange avec les parents, et un contrat est signé, engageant presque toujours le modèle pour une période de trois ans. La fille ou la femme partent rarement seules, elles sont accompagnées, en général, par leur père ou leur mari, non point que la jalousie paternelle ou

conjugale se trouve excitée, mais bien plutôt parce que l'intérêt est en jeu : de cette façon, l'argent gagné ne sera ni dépensé, ni distrait par un seul, toute la famille s'en nourrit, et pendant que la femme posera, le bon époux, dans les douceurs du *far niente*, rêvera de Naples, du Vésuve et de la mer.

Une fois à Paris, le « rameneur » promène sa marchandise dans les ateliers ; quelques peintres s'arrangent pour tel ou tel modèle. Quant aux autres, ceux qui restent, les « laissés pour compte », ils vont à la « louée » de la place Pigalle, espérant un client. Chaque soir, quelqu'un ait été le résultat de la journée, tout le monde se réunit autour de la fontaine, les « rameneurs » reprennent chacun son troupeau et retournent vers la place Maubert et la rue de Jussieu, où ils ont établi leurs quartiers généraux.

Par les beaux jours, ces caravanes multicolores, traversant les rues parisiennes, ne sont point sans quelque gaieté, mais c'est pitié, l'hiver, de voir par la pluie et la boue, ces pauvres au costume de carnaval, patauger mélancoliques avec l'air de songer qu'au-delà des Alpes le ciel est bleu et le soleil luit.

Cein ne cheint rein tant bon.

Lo Conset fédérat vint dè nommâ coumeint quoui derâi quatre generats po conmanda cein qu'on l'âo dit dâi coo d'armées. Ein avâi-t-on fâuta?... Ne volliont pas non plie que lo colonet qu'â étâ remette l'oodrê pè lo Tessin, et qu'est on tot bon, baillâi sa dèmechon dè colonet, et porquî?... Tot cein, vaidè-vo, po cein que cein ne chein rein tant bon quand on vâi cein què sè passè. N'est pas que la Suisse vollî fêrè la guerra po son compto ; mâ se y'a dâo grabudzo proutso dè tsi no, on est bin d'obedzi dè gardâ la frontièrè po gravâ à cliâo que sè taupont dè veni tot troupenâ per tsi no ein lâi se trevougeint. L'est dza bin prâo, po on petit pays coumeint lo noutrô, d'avâi lo dzalin, la grâla, lo midîou, lè vai âo la granta sâiti, sein onco avâi la guerra quand on lâi est po rein. Mâ, tot parâi, faut ètrè prêt. Ein 57, que s'ein est pas manquâ d'on revire-pî qu'on s'eimpougnâi avoué la Prusse, rappoo à la Comtâ que lè Prussiens recliâmvont, n'ariâ étâ dâi galès lulus s'on avâi pas étâ crâno. Assebin quand lè z'autro, que sè peinsâvont qu'on avâi la guletta, ont oîu dè la part de cé dâo Rhin, lè noutrô ronclliâ avoué lè quatre partiès et la bâssa : « Aux bords du Rhin la liberté t'appelle, » et « Roulez, tambours, pour couvrir la frontièrè ! » sè son dè : ma fâi, respet ! cliâo sorciers n'ont rein poâire, et vaut petètrè mî sè reveri què dè sè fêrè rebedoulâ pè cliâo petits Suisses. L'est cein que l'ont fê, et n'ein pas z'u fâuta dè teri on coup dè pétâiru.

Et ein 70, adon dè la granta guerra ! s'on avâi pas étâ fermo quie, on ne sâ

pas trâo cein que sè sarâi passâ per tsi no : S'agit don d'avâi lo ge âovâi, et lo bon ; kâ cein ne pâo pas dourâ grand-teimps dinsè. Lè z'homo hiaut pliâci dè ti lè pây font bin état dè derè dein lè banquiets que n'ein la pé ; qu'on pâo provagni et pliantâ lè truffès sein cousons ; mau lâi sè fiâ ! sè préparont po la guerra pè dèzo. Lè fabrecants dè canons, dè fusi et dè pudra sont asse accouâiti què lè tailieu la semanna dévânt Pâquîè, âo què lè pây sans lè dzo dè mécanique et lè fennès lè dzo dè buia.

Du que lo bataillon dè liquietts à l'amirat Gervais et z'u ein Russie et que lè Français et lè Russes ont fé chemolitse, lè z'Allemands sont grindzo et ne font què dè bordenâ, que cein porrâi bin mau veri on momeint, kâ se le Français ont laissi derè et fêrè du la racliâie que l'ont reçû ein 70 et 71, ora que sè cheintont reimparrâ pè lè Russes et que l'ont remontâ lâo troupès, gâ ! se lè z'autro lè vignont gatollhi trâo foo !

Et pi, fiadè-vo à cliâo que gouvernont lè grands pây ! Lo bracaillounadzo est tot amont, asse bin tsi lè z'empereu, lè râi et lâo ministrès qu'est tot avau, tsi lè maquignons que roudont lè fâirès avoué dâi rossès passâiès ein couleu, et quand l'ein est dinsè, coumeint vollîiavo que cein oulé ! Se n'ein onco la pé, n'est pas pace que la volliont ; mâ c'est pace que n'ousont pas einmourdzi la nièze, ni lè z'ons, ni lè z'autro, et y'é bin poâire que cliâi pé ne dourâi pas, kâ dè trâo gonclliâ la pétublia, le porrâi bin pétâ !

Un coup double de Jarnac.

Deux ans avaient passé sur la douleur de mon ami Tierçon sans l'effacer et sans l'amoindrir. Il vivait avec son poignant souvenir, se laissant entraîner par lui, trouvant une douceur amère à mépriser toute consolation. Il avait aimé, imploré, voire même pleuré... le tout en vain ! Le père de la jeune fille était resté inexorable, mais la mort avait tranché, d'un coup de faux, le différend. Depuis lors, il errait à travers le monde sans le voir. On le menait par la main ainsi qu'un enfant.

Nous voguions sur le lac Léman, calme comme un miroir. J'essayais de sortir mon ami de sa stupeur. La nature était si belle qu'il me semblait que mon cœur devait se dilater. Tout était bleu : le lac, les montagnes, le ciel ! Tout était gai ! Lui seul demeurait noir et triste. Rien ne vibrail plus dans cette âme brisée. Comme je lui faisais remarquer le profil des montagnes, vague, indéfini, perdu dans une brume violacée, il m'interrompit : « Rentrons, cette vue me fait mal ! »

Hélas ! où trouver le remède à sa douleur ? Nous descendîmes au salon. N'ayant pu distraire Tierçon par les yeux, je songai à le divertir par l'estomac et lui proposai de déjeuner. Il ne me répondit pas. Blême, l'œil fixe, les cheveux hérissés, il regardait une